

JACQUES JOUANNA
de l'Institut

Médecine et tragédie en Grèce antique

Scripta minora

1961-2023



Les Belles Lettres

JACQUES JOUANNA

de l'Institut

MÉDECINE ET TRAGÉDIE
EN GRÈCE ANTIQUE
SCRIPTA MINORA
1961-2023

Édition établie

par

Antonio Ricciardetto

PARIS

LES BELLES LETTRES

2024

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

© 2024. Société d'édition Les Belles Lettres
95, boulevard Raspail 75006 Paris

ISBN : 978-2-251-45497-9
ISSN : 1140-1850

RAPPORTS ENTRE MÉLISSOS DE SAMOS
ET DIOGÈNE D'APOLLONIE,
À LA LUMIÈRE
DU TRAITÉ HIPPOCRATIQUE *DE NATURA HOMINIS*

✱ REA, 67, 1965, p. 306-323.

Une des caractéristiques de la pensée grecque, à la fin du siècle de Périclès, est l'union étroite de la philosophie et de la médecine¹. Autant que pour la cosmologie, les savants, philosophes et sophistes, se passionnent pour la biologie et pour l'anthropologie. Certains même, Diogène d'Apollonie par exemple, furent à la fois philosophes et médecins. Inversement, nombreux sont les médecins qui, comme en témoigne la *Collection hippocratique*, s'intéressent à la philosophie et font dériver leurs doctrines médicales de théories cosmologiques. Et parfois la fusion est telle qu'il est impossible de décider si tel traité hippocratique est l'œuvre d'un philosophe ou d'un médecin. Toutefois, contre une telle tendance à confondre la philosophie et la médecine, certains médecins de la *Collection* réagissent avec vigueur : l'auteur du *De Natura Hominis*, par exemple. Mais cette réaction contre les philosophes n'implique pas une méconnaissance de la philosophie. Nous pourrions le constater par ces recherches.

Notre intention est d'abord de contribuer à l'étude des rapports entre l'auteur du *De Natura Hominis*² et ses adversaires philosophes, en examinant deux points particuliers : la polémique contre Diogène d'Apollonie et l'influence de l'éléate Méliossos de Samos³. Le premier problème, jusqu'à présent, n'a pas été envisagé par les commentateurs. Quant au second, il a été abordé trop fugitivement. Ensuite, grâce à cet examen, nous pensons pouvoir préciser la nature des rapports qui existaient entre Méliossos et Diogène, et contribuer de la sorte à l'étude de ces Présocratiques⁴.

307

I

Essayer d'éclairer les allusions polémiques faites par les médecins de la *Collection* est une tâche très délicate ; car, selon les usages de l'époque, ils sont prodiges de critiques, mais avarés de noms ; et quand, par bonheur, ils citent un nom, ce n'est pas obligatoirement celui de leur adversaire direct. Ainsi l'auteur du *De Natura Hominis*, lors de sa polémique contre les philosophes, cite Méliossos⁵, mais l'homme qu'il vise particulièrement est autre : c'est, comme nous allons le voir, Diogène d'Apollonie.

1. Voir surtout P.-M. Schuhl, *Les premières étapes de la philosophie biologique*, *Revue d'histoire des sciences*, V, 1952, p. 197-221.

2. En attendant la publication du fascicule I, l. 3 du *Corpus Medicorum Graecorum*, la meilleure édition du traité est encore celle d'O. Villaret, *Hippocratis De Natura Hominis liber ad codicum fidem recensitus*, Dissertation inaugurale, Berolini, 1914. Le texte sera cité d'après cette édition, sauf mention spéciale ; mais, pour plus de commodité, les références seront données à l'édition d'É. Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, Paris, 1839-1861.

3. Les fragments de ces Présocratiques seront cités d'après H. Diels – W. Kranz, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, Berlin, Zehnte Auflage, 1961.

4. Qu'il nous soit permis de signaler que cette étude, volontairement partielle, ne prendra tout son sens que dans un commentaire du *De Natura Hominis* auquel nous travaillons.

5. C. 1, L. VI, 34, 6 (lire : *De Natura Hominis*, chapitre 1, édition Littré, tome VI, page 34, ligne 6).

Dès le préambule de son traité, notre auteur prend nettement parti contre les philosophes qui traitent de la nature humaine au-delà de ses rapports avec la médecine⁶. Il veut par là affirmer, tant du point de vue des théories que de la méthode, l'autonomie de la médecine par rapport à la cosmologie. Et l'on compare souvent sa réaction à celle de l'auteur du *De Vetere Medicina*⁷. Cependant, à la différence de ce dernier, il ne s'attaque pas à tous les philosophes en général, mais simplement à ceux qui considèrent que l'homme, à l'image de l'univers, est constitué d'une substance unique, soit l'air, soit le feu, soit l'eau, soit la terre⁸. Que, parmi d'autres, Diogène d'Apollonie puisse être visé ici, tous les commentateurs s'accordent à le penser⁹. En effet, l'époque, les théories et la méthode de Diogène correspondent bien aux allusions du traité hippocratique. Pour l'époque, manifestement, l'auteur du *De Natura Hominis* vise des contemporains puisqu'il a lui-même assisté à leurs joutes oratoires devant un nombreux public¹⁰. Or, Diogène peut bien être son | contemporain, puisque, comme lui, il connaît Empédocle¹¹ et Mélissos¹². Quant aux théories, l'auteur dénonce, entre autres, celles des philosophes qui pensent que « l'homme est air¹³ ». Or, Diogène affirme que l'homme, comme tous les autres êtres, provient des modifications de l'air¹⁴. Enfin, pour la méthode, l'auteur reproche implicitement à ses adversaires de déduire leurs théories sur l'homme de doctrines étrangères à la médecine¹⁵. C'est bien la méthode suivie par Diogène qui fait dériver son anthropologie d'une cosmologie préalable¹⁶. Le disciple d'Anaximène peut donc faire partie des adversaires visés par notre médecin.

308

Toutefois, en examinant le traité plus en détail, il semble possible d'aller plus loin : Diogène d'Apollonie n'est pas un adversaire parmi d'autres ; c'est l'adversaire particulièrement visé par l'auteur. Procédons à cet examen détaillé.

D'abord, dans un préambule où rien n'est laissé au hasard, l'ordre des mots n'est pas sans importance. Or, quand l'auteur cite par deux fois les différentes théories de ses adversaires, il met en valeur le mot ἥερα en le détachant en tête de l'énumération¹⁷. Par cet effet de style, il semble donc vouloir mettre au premier rang de ses adversaires les disciples d'Anaximène. Et, parmi ceux-ci, Diogène était de loin le concurrent le plus dangereux, lui dont les théories connaissaient une grande vogue dans le monde médical, comme en témoigne la *Collection*¹⁸, et n'étaient pas, à en juger par les allusions d'Aristophane¹⁹ et d'Euripide²⁰, ignorées du grand public.

Après sa virulente mais brève attaque contre les philosophes partisans d'un élément unique, l'auteur du *De Natura Hominis* réfute avec plus de soin et de sérieux les théories des médecins | qui pensent que l'homme est constitué d'une humeur unique, sang, bile ou phlegme²¹. Mais l'argumentation garde une tournure si générale et si philosophique que, par delà les médecins, elle s'adresse également aux philosophes qu'il feint

309

6. C. 1, L. VI, 32 sq.

7. Voir particulièrement *De Vetere Medicina*, c. 20, L. I, 620, 7 sq.

8. C. 1, L. VI, 32, 3-4.

9. Ains C. Fredrich, *Hippokratische Untersuchungen*, Berlin, 1899, p. 26, et O. Villaret, *op. cit.*, p. 55.

10. C. 1, L. VI, 32, 15 sq.

11. Pour la polémique de Diogène contre Empédocle, voir *Vors.*, 64 B 2. Pour les rapports entre le *De Natura Hominis* et Empédocle, cf. C. Fredrich, *op. cit.*, p. 28-29.

12. Voir *infra*, p. 314 sq [= ici, p. 14 sq.].

13. C. 1, L. VI, 32, 3.

14. *Vors.*, 64 B 2, 4 et 5.

15. C. 1, L. VI, 32, 2.

16. Dans son ouvrage, Diogène expose d'abord sa théorie générale des êtres (*Vors.*, 64 B 2 : πάντα τὰ ὄντα) et ne considère l'homme que comme un cas particulier des êtres vivants (*Vors.*, 64 B 4 : ἀνθρώποι... καὶ τὰ ἄλλα ζῷα).

17. C. 1, L. VI, 32, 3-4 : οὐτε γὰρ τὸ πάμπαν ἥερα λέγω τὸν ἀνθρώπον εἶναι οὔτε πῦρ οὔτε ὕδωρ οὔτε γῆν... ; C. 1, L. VI, 32, 11-12 : λέγει δ' αὐτῶν ὁ μὲν τις φάσκων ἥερα τοῦτο εἶναι τὸ ἐν τε καὶ τὸ πᾶν, ὁ δὲ ὕδωρ, ὁ δὲ πῦρ, ὁ δὲ γῆν...

18. Nette influence de Diogène sur *De Flatibus* et *De Morbo Sacro* ; moindre sur *De Aeribus*, *Aquis*, *Locis* et *De Carnibus*. Voir surtout F. Willerding, *Studia Hippocratica*, Diss. Göttingen, 1914, p. 11 sq., et, plus récemment, H.W. Miller, *A medical theory of cognition*, in *Transactions of the American Philological Association*, LXXIX, 1948, p. 168-183.

19. *Nuées*, v. 225 sq. ; *Grenouilles*, v. 892-894.

20. *Troyennes*, v. 884-888.

21. C. 1, L. VI, 34, 8 sq.

pourtant d'ignorer désormais²². Et si nous comparons les arguments de l'auteur à ceux qu'emploie Diogène d'Apollonie, dès le début de son *Περὶ φύσεως*, pour réfuter le pluralisme d'Empédocle, nous constaterons des oppositions étrangement symétriques.

Voici le premier argument du médecin avec, en regard, un extrait du fragment 2 de Diogène :

Nat. Hom., c. 2, L. VI, 34, 17 sq. :

ἐγὼ δὲ φημι, εἰ ἐν ᾧ ὥνθρωπος, οὐδέποτε ἂν ἤλγεεν · οὐδὲ γὰρ ἂν ἦν ὑφ' οὗ ἀλγήσειεν ἐν ἐόν · εἰ δ' οὖν καὶ ἀλγήσειεν, ἀνάγκη καὶ τὸ ἰώμενον ἐν εἶναι · νῦν δὲ πολλὰ · πολλὰ γάρ ἐστιν ἐν τῷ σώματι ἐνεόντα, ἃ, ὅταν ὑπ' ἀλλήλων παρὰ φύσιν θερμαίνηται τε καὶ ψύχεται καὶ ξηραίνεται καὶ ὑγραίνεται, νόσους τίκτει.

Diogène d'Apollonie, fr. 2 :

εἰ γὰρ τὰ ἐν τῷδε τῷ κόσμῳ ἐόντα νῦν, γῆ καὶ ὕδωρ καὶ ἀήρ καὶ πῦρ καὶ τὰ ἄλλα ὅσα φαίνεται ἐν τῷδε τῷ κόσμῳ ἐόντα, εἰ τούτων τι ἦν ἕτερον τοῦ ἐτέρου, ἕτερον δὲ τῇ ἰδίᾳ φύσει... οὐδαμῇ οὔτε μίσγεσθαι ἀλλήλοις ἡδύνατο, οὔτε ὠφέλησις τῷ ἐτέρῳ <γενέσθαι ἀπὸ τοῦ ἐτέρου> οὔτε βλάβη... ἀλλὰ πάντα ταῦτα ἐκ τοῦ αὐτοῦ ἑτεροιοῦμενα ἄλλοτε ἄλλοιᾳ γίνονται...

Voir aussi c. 7, L. VI, 50, 1-2 :

... ἄνευ πάντων τῶν ἐνεόντων ἐν τῷδε τῷ κόσμῳ...

La composition de ces deux passages est identique : présentation de la thèse adverse, réfutation de cette thèse, formulation de la thèse personnelle. Ces ressemblances ne font qu'accentuer les oppositions. En effet, la thèse à réfuter, pour Diogène, c'est le pluralisme ; pour l'auteur du *De Natura Hominis*, c'est le monisme²³. On notera dans les deux cas la même façon de présenter la thèse adverse dans une subordonnée hypothétique (*Nat. Hom.* : εἰ ἐν ᾧ ὥνθρωπος. Diogène : εἰ γὰρ... τοῦ ἐτέρου). Pour la réfutation, nous trouvons dans les deux passages deux arguments qui portent sur des problèmes semblables : chez Diogène, il s'agit de la possibilité du dommage (βλάβη), chez l'auteur du *De Natura Hominis* de la possibilité de la douleur (ἀλγεῖν), la douleur n'étant en fait qu'un cas particulier du dommage. Mais les conclusions sont opposées : pour le médecin, la douleur est inexplicable dans une hypothèse moniste, car elle suppose une interaction des substances (ὑπ' ἀλλήλων), ce qui est impossible si l'on admet que la nature humaine est formée d'un élément unique. Pour le philosophe, au contraire, c'est dans une hypothèse pluraliste que le dommage est inexplicable, car, dans ce cas, le mélange (μίσγεσθαι ἀλλήλοις) et l'interaction de substances différentes par leur nature sont impossibles. Ainsi, alors que Diogène réfute l'hypothèse pluraliste par l'impossibilité de toute action réciproque des substances hétérogènes, et par conséquent par l'impossibilité du dommage, l'auteur du *De Natura Hominis* réfute, lui, l'hypothèse moniste par l'impossibilité de toute interaction dans une substance homogène et, par conséquent, par l'impossibilité de la douleur. Les deux arguments, diamétralement opposés, semblent se répondre ; surtout si l'on ajoute que la réfutation, dans les deux passages, est une réfutation par l'absurde, qu'elle se trouve dans une apodose (*Nat. Hom.* : οὐδέποτε ἂν ἤλγεεν ; Diogène : οὐδαμῇ... βλάβη) et qu'elle se présente sous la forme négative (*Nat. Hom.* : οὐδέποτε ; Diogène : οὐδαμῇ). Vient ensuite l'énoncé des thèses personnelles. Au monisme du philosophe répond le pluralisme du médecin. L'on remarquera enfin l'analogie dans la manière de désigner les éléments (*Nat. Hom.* : πολλὰ... ἐν τῷ σώματι ἐνεόντα, et plus loin : τῶν ἐνεόντων ἐν τῷδε τῷ κόσμῳ ; Diogène : τὰ ἐν τῷδε τῷ κόσμῳ ἐόντα).

Des rapprochements du même genre s'imposent pour le deuxième argument :

Nat. Hom., c. 2, L. VI, 34, 11 sq. :

ἐν γὰρ εἶναι φασιν, ὅ τι ἕκαστος αὐτῶν βούλεται ὀνομάσαι, καὶ τοῦτο μεταλλάσσειν τὴν ἰδέην καὶ τὴν δύναμιν, ἀναγκαζόμενον ὑπὸ τοῦ θερμοῦ καὶ τοῦ ψυχροῦ, καὶ γίνεσθαι γλυκὺ καὶ πικρὸν καὶ λευκὸν καὶ μέλαν καὶ παντοῖον.

Diogène d'Apollonie, fr. 5 (extrait) :

... πολλοὶ τρόποι καὶ αὐτοῦ τοῦ ἀέρος καὶ τῆς νοησίας εἰσιν· ἔστι γὰρ πολύτροπος, καὶ θερμότερος καὶ ψυχρότερος καὶ ξηρότερος καὶ ὑγρότερος... καὶ ἄλλαι πολλὰ ἑτεροιώσεις ἐνεῖσι καὶ ἡδονῆς καὶ χροῦς ἁπειροί...

22. Cf. c. 2, L. VI, 34, 8.

23. Toutefois, la polémique du *De Natura Hominis* est plus restreinte que celle de Diogène : elle concerne l'homme et non l'univers. Cette différence s'explique par la volonté expresse du médecin de restreindre la discussion au domaine médical.

C. 2, L. VI, 36, 5 sq. :

ἀξιῶ δ' ἔγωγε τὸν φάσκοντα αἷμα μόνον εἶναι τὸν ἄνθρωπον
καὶ ἄλλο μηδὲν εἶναι δεικνύειν αὐτὸν μήτε | μεταλλάσσοντα
τὴν ιδεῖν μήτε γινόμενον παντοῖον.

Fr. 2 (extrait) :

ἐμοὶ δὲ δοκεῖ... πάντα τὰ ὄντα ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ ἑτεροιοῦσθαι
καὶ τὸ αὐτὸ εἶναι.

311

Certains médecins prétendent que les humeurs dans le corps proviennent de la modification d'une humeur primordiale qui, sous l'influence de facteurs secondaires, change d'apparence, de propriétés et prend des aspects divers. Une humeur unique, répond l'auteur du *De Natura Hominis* en des termes volontairement identiques²⁴, ne peut changer d'apparence et prendre des aspects divers. Or, nous trouvons chez Diogène d'Apollonie, dans son exposé des caractéristiques de la substance primordiale, des théories tout à fait analogues à celles des médecins et contraires à celles du *De Natura Hominis*. En effet, si, pour les médecins, les différentes humeurs, dans l'homme, dérivent d'une humeur primordiale, pour Diogène, tous les êtres, dans l'univers, sont issus des modifications d'une substance unique, l'air. Ces différenciations, pour Diogène comme pour les médecins, sont multiples (*Nat. Hom.* : παντοῖον ; Diogène : πολύτροπος), ont pour cause le chaud et le froid (*Nat. Hom.* : ὑπὸ τε τοῦ θερμοῦ καὶ τοῦ ψυχροῦ ; Diogène : θερμότερος καὶ ψυχρότερος²⁵) et consistent, entre autres, en des changements de goût et de couleur (*Nat. Hom.* : γίνεσθαι γλυκὺ καὶ πικρὸν καὶ λευκὸν καὶ μέλαν ; Diogène : ἑτεροιώσεις... καὶ ἡδονῆς καὶ χροῦς). Devant de telles ressemblances, on concevra facilement que ces théories médicales sont directement inspirées de celles de l'Apolloniate et que, par delà ces médecins, l'auteur du *De Natura Hominis* continue sa polémique contre Diogène. Effectivement, l'argumentation du *De Natura Hominis* contredit le principe qui constitue la clé de voûte du système de Diogène, à savoir que les modifications sont possibles, ou, plus précisément, ne sont possibles qu'à l'intérieur d'une même substance.

Les parallélismes et les oppositions sont plus frappants encore pour le troisième argument, relatif à la génération. Cet argument n'est pas exactement sur le même plan que les deux autres. L'auteur en a terminé avec la réfutation proprement dite (c. 1 et 2) et passe maintenant à l'exposé de ses propres théories (c. 3 et 4) ; mais il n'en continue pas moins sa polémique.

| *Nat. Hom.*, c. 3, L. VI, 36, 17 sq. :

Πρῶτον μὲν οὖν ἀνάγκη τὴν γένεσιν γενέσθαι μὴ ἀφ' ἐνός ·
πῶς γὰρ ἂν ἓν γ' ἓν τι γεννήσειεν, εἰ μὴ τι μίχθει (μίχθει
A M V : μειχθεῖ Villaret)²⁶. Cf. aussi μίσηται (c. 3, L. VI,
38, 1).

Diogène d'Apollonie, fr. 2 (extrait) :

εἰ γὰρ τὰ ἐν τῷδε τῷ κόσμῳ ἔοντα νῦν, ... εἰ τούτων τι ἦν
ἕτερον τοῦ ἐτέρου, ἕτερον ὃν τῇ ἰδίᾳ φύσει, καὶ μὴ τὸ αὐτὸ
ἔὼν μετέπιπτε πολλαχῶς καὶ ἑτεροιοῦτο, οὐδαμῇ... μίσησθαι
ἀλλήλοις ἡδύνατο..., οὐδ' ἂν οὔτε φυτὸν ἐκ τῆς γῆς φύναι
οὔτε ζῶον οὔτε ἄλλο γενέσθαι οὐδέν...

312

C. 3, L. VI, 38, 7 sq. :

ἀνάγκη τοίνυν... μὴ ἓν εἶναι τὸν ἄνθρωπον, ἀλλ' ἕκαστον
τῶν συμβαλλομένων ἐς τὴν γένεσιν ἔχειν τὴν δύναμιν
ἐν τῷ σώματι οἷον περ συνεβάλετο· καὶ πάλιν γε ἀνάγκη
ἀναχωρεῖν (ἀναχωρεῖν A : ἀποχωρεῖν M V Villaret) ἐς
τὴν ἐωυτοῦ φύσιν ἕκαστον, τελευτώντος τοῦ σώματος τοῦ
ἀνθρώπου...

... ἀλλὰ πάντα ταῦτα ἐκ τοῦ αὐτοῦ ἑτεροιοῦμενα ἄλλοτε
ἄλλοια γίνεται, καὶ εἰς τὸ αὐτὸ ἀναχωρεῖ.

C. 3, L. VI, 38, 16-17 :

... συνίσταται τε γὰρ αὐτῶν ἡ φύσις ἀπὸ τούτων τῶν
εἰρημένων πάντων.

... εἰ μὴ οὕτω συνίστατο ὥστε ταῦτ' εἶναι...

24. Μεταλλάσσοντα reprend μεταλλάσσειν et γινόμενον παντοῖον correspond à γίνεσθαι... παντοῖον.

25. Certes, d'après le passage cité ci-dessus, on voit que Diogène connaissait d'autres facteurs de différenciation, le sec, l'humide, etc.... Toutefois, pour lui, le chaud et le froid sont les facteurs les plus importants, surtout en biologie, puisqu'ils expliquent les différences entre les espèces et les individus (cf. *Vors.*, 64 B 5).

26. A = *Parisinus graecus* 2253, XI^e siècle ; M = *Marcianus graecus* 269, XI^e siècle ; V = *Vaticanus graecus* 276, XII^e siècle.

Dans les deux passages, la discussion porte exactement sur le même problème, celui de la possibilité de la génération (*Nat. Hom.* : γένεσιν γενέσθαι ; Diogène : γενέσθαι). Mais encore une fois, les arguments sont antithétiques. Certes, les deux auteurs s'accordent à dire que la génération suppose un mélange (*Nat. Hom.* : μίχθειν et μίσηται ; Diogène : μίσησθαι)²⁷. Mais à partir de là ils se séparent. Car, pour Diogène, le mélange n'est possible que dans l'hypothèse moniste (εἰ... μὴ τὸ αὐτὸ ἔδν... ἔτεροιοῦτο) ; alors que, pour le *De Natura Hominis*, il exige au moins un dualisme (εἰ μὴ | τινι μίχθειν). Plus encore que les arguments, les conclusions qui portent sur la constitution et la disparition des êtres semblent se répondre. Chaque être, pense Diogène, bien loin d'avoir une nature propre (τῇ ἰδίᾳ φύσει), est constitué (συνίστατο) par les modifications d'une même substance. Comme tous les êtres, réplique le médecin, l'homme²⁸ est constitué (συνίσταται) par la réunion de plusieurs substances ayant chacune leur nature propre (τὴν ἑωυτοῦ φύσιν). Quant à la mort, elle s'explique, selon Diogène, par le retour à la substance unique (εἰς τὸ αὐτὸ ἀναχωρεῖ) ; selon l'auteur du *De Natura Hominis*, au contraire, par la séparation des éléments et leur retour à leur nature propre (ἀναχωρεῖν ἐς τὴν ἑωυτοῦ φύσιν)²⁹. Ainsi, pour ce troisième argument, comme pour les deux précédents, les analogies frappantes dans les termes et les oppositions constantes dans le raisonnement et les conclusions nous amènent à penser que notre auteur, dans sa polémique, n'oublie jamais son adversaire principal : Diogène d'Apollonie.

313

Reste une dernière comparaison possible entre le *De Natura Hominis* et Diogène, à propos de leur description des veines dans le corps humain³⁰. Aristote nous invite lui-même à faire ce rapprochement, puisque, dans ses *Recherches sur les Êtres vivants*³¹, il cite précisément côte à côte les deux passages en question. Sur ce point encore, nous pourrions trouver une opposition : Diogène ne connaît qu'un couple de grosses veines ; l'auteur du *De Natura Hominis*, quatre. Mais rien ne nous autorise à conclure que la distribution des veines, dans le *De Natura Hominis*, s'oppose intentionnellement à celle de Diogène, ni du reste que cette description soit de la même main que les autres passages polémiques contre Diogène, l'unité du traité restant à démontrer³².

| Quoi qu'il en soit, les rapports sont très étroits entre le traité hippocratique du *De Natura Hominis* et le *Περὶ φύσεως* de Diogène d'Apollonie. Conceptions opposées sur l'homme et sur l'univers, arguments philosophiques et physiologiques contradictoires, expressions similaires, tout nous invite à penser que le médecin connaissait parfaitement l'ouvrage du philosophe et que, dans son attaque contre les philosophes et par delà sa réfutation des médecins, il visait tout particulièrement Diogène et ses disciples les plus immédiats.

314

27. Les verbes μίσησθαι et μίσηται se rencontrent très souvent chez Empédocle (neuf fois dans les fragments), surtout pour désigner le mélange des éléments. La rencontre entre Empédocle, Diogène d'Apollonie et le *De Natura Hominis* pour l'emploi de ces verbes peut être fortuite. Toutefois, il n'est pas déplacé de voir dans le choix de ces termes, chez Diogène comme chez notre médecin, une discrète allusion à Empédocle, Diogène polémiquant de toute évidence contre Empédocle, et l'auteur du *De Natura Hominis* désirant, dans sa polémique contre Diogène, réhabiliter indirectement le pluralisme d'Empédocle. Voir J. Jouanna, *Présence d'Empédocle dans la Collection Hippocratique, Lettres d'Humanité*, XX, 1961, p. 459 [= ici, p. 5 sq.].

28. L'homme, dans tout ce passage du *De Natura Hominis*, n'est plus qu'un cas particulier parmi les autres êtres ; cf. c. 3, L. VI, 38, 8 : καὶ τῶν ἄλλων πάντων καὶ [τῆς] τοῦ ἀνθρώπου. Ce développement philosophique sur la nature des êtres en général surprend chez un médecin qui, auparavant, a affiché un si grand mépris pour la philosophie. Emporté par son désir de réfuter les théories de Diogène, il s'égare un instant dans des considérations philosophiques.

29. Ἀναχωρεῖν est la leçon du meilleur manuscrit, le *Parisinus graecus* 2253 (A). Le rapprochement avec Diogène s'impose d'autant plus que l'expression ne se trouve pas ailleurs chez les Présocratiques, du moins dans les fragments que nous possédons.

30. *Nat. Hom.*, c. 11, L. VI, 58 sq. Diogène, *Vors.*, 64 B 6.

31. *Recherches sur les Êtres vivants*, III, 2, 511 b-513 a. La description des veines du *De Natura Hominis* est attribuée par Aristote à Polybe, le gendre d'Hippocrate.

32. Les huit premiers chapitres du *De Natura Hominis* forment assurément un tout ; le problème est de savoir si le reste est du même auteur. Les avis sont partagés. Contre l'unité de l'œuvre, voir C. Fredrich, *op. cit.*, p. 13 sq. Pour l'unité, cf. H. Schöne, *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1900, p. 654-662, suivi par O. Villaret, *op. cit.*, p. 3 sq., K. Deichgräber, *Die Epidemien und das Corpus Hippocraticum*, Berlin, 1933, p. 105-112, et M. Pohlenz, *Hippokrates und die Begründung der wissenschaftlichen Medizin*, Berlin, 1938, p. 49. En tout cas, la prédilection de l'auteur du début du *De Natura Hominis* pour le chiffre quatre n'est pas une preuve suffisante pour lui attribuer la description des veines.

II

La polémique contre Diogène d'Apollonie ne prendra tout son sens que lorsque nous aurons étudié les rapports entre notre auteur et Mélissos de Samos. Cette question a été effleurée par certains commentateurs³³ qui, au passage, ont constaté quelques similitudes, soit dans l'expression, soit dans les arguments. Mais il convient de la traiter dans son ensemble, afin de mesurer l'ampleur et de comprendre la portée des réminiscences éléatiques.

Considérons d'abord le passage où se trouve l'allusion directe à Mélissos³⁴. Il clôt la réfutation des philosophes ioniens partisans de l'élément unique. Après avoir dénoncé l'illogisme et la fausseté de leurs diverses doctrines par un argument théorique³⁵, puis par une preuve pratique³⁶, il termine par cette boutade : « ἀλλ' ἔμοιγε δοκέουσιν οἱ τοιοῦτοι ἄνθρωποι αὐτοὶ ἑωυτοῦς (A) καταβάλλειν ἐν τοῖσιν ὀνόμασι τῶν λόγων αὐτῶν ὑπὸ ἀσυνεσίας, τὸν δὲ Μελίσσου λόγον ὀρθοῦν, mais, à mon avis, de tels individus, par stupidité, se terrassent eux-mêmes dans les termes de leurs thèses, et c'est la thèse de Mélissos qu'ils remettent sur pied³⁷. » Mise en rapport avec l'argumentation théorique, cette phrase devient claire. Les Ioniens, | dit l'auteur, sont d'accord 315 sur le fond du problème, car ils sont unanimes à penser que « ce qui est est un et que cet un est le tout³⁸ » ; mais ils sont en désaccord sur les termes (ὀνόματα, c. 1, L. VI, 32, 10) pour désigner cette substance : c'est tantôt l'air, tantôt le feu, tantôt l'eau, tantôt la terre. Puisqu'ils sont en désaccord sur ces termes (ἐν τοῖσιν ὀνόμασι), ils se réfutent eux-mêmes ; mais, dans la mesure où ils se rejoignent sur le fond du problème, ils justifient la thèse de Mélissos qui, précisément, pensait que « ce qui est est un et que cet un est le tout³⁹ ». Si le sens est clair, l'intention de l'auteur l'est moins. Pourquoi cette allusion à un Élèate quand il s'agit de réfuter des Ioniens ? Au premier abord, cela paraît surprenant. Mais l'auteur ne recherchait-il pas précisément l'effet de surprise pour faire sourire ses auditeurs, lui qui réserve le nom de Mélissos, que rien en apparence ne laissait présager, pour le dernier membre de la dernière phrase ? En tout cas, c'est une place de choix ; et l'argument, comme il clôt la polémique, doit être le coup de grâce destiné à ridiculiser ses adversaires. Mais en quoi cette allusion pouvait-elle ridiculiser les Ioniens, et en particulier Diogène d'Apollonie ? Est-ce parce que Mélissos défendait une thèse ridicule en soi et jetait ainsi le discrédit sur tous ceux qui lui étaient comparés ? Certes, l'éléatisme qui récusait le témoignage des sens ne devait guère être apprécié dans les milieux médicaux où, malgré tout, l'observation jouait un si grand rôle⁴⁰. Mais cette explication n'est pas totalement satisfaisante, car nous verrons que notre auteur, en dépit de sa prévention contre les systèmes philosophiques, éprouve moins de mépris pour Mélissos que pour Diogène d'Apollonie⁴¹. Ce qui est comique, c'est l'idée d'assimiler les théories des Ioniens à celles d'un Élèate. Aussi, pour que la plaisanterie ait du sens, il faut supposer qu'outre les dissensions internes entre Ioniens, il existait une rivalité entre Ioniens et Élèates. La plaisanterie consisterait donc à suggérer que les Ioniens, par leurs divisions internes, | font le jeu de leur 316

33. Voir I. Ilberg, *Studia pseudippocratea*, Diss. Leipzig, 1883, p. 48, n. 1 ; A. Chiapelli, *Sui frammenti e sulle dottrine di Melisso di Samo*, *Atti della real. Acc. dei Lincei*. Ser. 4, classe di scienze morali, vol. VI, parte I^a, Memorie, 1889, p. 383 sq. ; Th. Gomperz, *Die Apologie der Heilkunst, Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, Philosophisch-Historische Klasse, CXX, 9, Wien, 1889, p. 109 ; C. Fredrich, *op. cit.*, p. 29-30 ; K. Deichgräber, *op. cit.*, p. 108, n. 1 ; P. Albertelli, *Gli Eleati*, Bari, 1939, p. 237, n. 9 ; J. Zafropulo, *L'école éléate*, Paris, 1950, p. 224-225.

34. C. 1. L. VI, 34, 4-7.

35. C. 1. L. VI, 32, 6-15.

36. C. 1. L. VI, 32, 15-34, 4.

37. L'humour de cette boutade vient en partie de l'expression imagée. Καταβάλλειν et ὀρθοῦν sont empruntés au vocabulaire de la lutte.

38. C. 1. L. VI, 32, 9-10 : ἐν τε εἶναι, ὃ τί ἐστι, καὶ τοῦτο εἶναι τὸ πᾶν.

39. Cette formule pouvait déjà être sentie par les auditeurs (ou les lecteurs) comme un pastiche de Mélissos, car l'Élèate désigne couramment l'Être par ἐν, τὸ ἐν et πᾶν. Cf. surtout *Vors.*, 30 B 7 et 30 B 8.

40. L'influence de Mélissos sur les médecins de la *Collection Hippocratique* est pratiquement nulle. L'hypothèse avancée par J. Schumacher, *Antike Medizin*, Zweite verbesserte Auflage, Berlin, 1963, p. 103, selon laquelle les médecins partisans de l'humour unique visés dans le *De Natura Hominis* se seraient inspirés de Mélissos, n'est pas acceptable ; tout les rapproche des Ioniens ; voir en particulier *supra*, p. 311 [= ici, p. 12], pour leurs rapports avec Diogène d'Apollonie.

41. Voir *infra*, p. 318 sq. [= ici, p. 16].

adversaire commun, l'Éléate Mélissos⁴². Et comme, parmi les Ioniens, Diogène d'Apollonie est le premier concerné, l'auteur ferait allusion à un antagonisme entre Mélissos et Diogène. Cette hypothèse sera confirmée par la comparaison de leurs œuvres⁴³.

La mention du nom de Mélissos n'est pas isolée. Elle est précédée de plusieurs allusions précises à son œuvre⁴⁴. Toutefois, nous nous bornerons à étudier l'influence de Mélissos dans la réfutation des médecins partisans de l'humeur unique ; car, si les arguments présentés visent, par delà les médecins, Diogène d'Apollonie, ils sont en fait inspirés de ceux que Mélissos emploie dans son analyse des caractéristiques de l'Être et dans sa polémique contre le pluralisme.

Le premier argument portait sur la possibilité de la douleur. Voici, en regard du texte du *De Natura Hominis*, le passage de Mélissos correspondant :

Nat. Hom., c. 2, L. VI, 34, 17 sq. :

ἐγὼ δὲ φημι, εἰ ἐν ἡν ὄνθρωπος, οὐδέποτε ἂν ἤλγεεν · οὐδὲ γὰρ ἂν ἦν ὕψ' οὐ ἄλγῃσειεν ἐν ἐόν · εἰ δ' οὖν καὶ ἄλγῃσειεν, ἀνάγκη καὶ τὸ ἰώμενον ἐν εἶναι · νῦν δὲ πολλὰ.

Mélissos, fr. 7 (extrait) :

... (2)... οὐτε ἀλγεῖ... εἰ γὰρ τι τούτων πάσχοι, οὐκ ἂν ἔτι ἐν εἶη... (4) οὐδὲ ἀλγεῖ · οὐ γὰρ ἂν πᾶν εἶη ἀλγέον...
Cf. aussi (2)... εἰ γὰρ ἑτεροιοῦται, ἀνάγκη τὸ ἐόν μὴ ὅμοιον εἶναι...

Il n'est pas besoin d'une grande attention pour remarquer que, pour le fond comme pour la présentation, des ressemblances s'imposent. La douleur, estimait notre auteur, est impossible si l'homme est un ; car il ne saurait y avoir un agent de la douleur, du fait qu'il est un. Or, Mélissos, analysant les caractéristiques de l'Être, affirmait qu'il ne peut souffrir du fait qu'il est un ; car, s'il souffrait, il ne serait plus un. Certes, nous n'ignorons pas que les deux arguments sont employés à des fins opposées⁴⁵. Mais, pour le fond, ils sont identiques : l'un ne peut souffrir, car la souffrance suppose l'altérité. Ajoutons de nombreuses similitudes dans l'argumentation : même façon de présenter la thèse | adverse dans une apodose et de la réfuter dans la protase par une conséquence inacceptable soit présentée sous une forme négative (Mélissos : οὐκ ἂν ἔτι ἐν εἶη ; *Nat. Hom.* : οὐδέποτε ἂν ἤλγεεν), soit introduite par ἀνάγκη⁴⁶ (Mélissos : ἀνάγκη τὸ ἐόν μὴ ὅμοιον εἶναι ; *Nat. Hom.* : ἀνάγκη καὶ τὸ ἰώμενον ἐν εἶναι), même manière de justifier l'impossibilité de la douleur par une proposition explicative, négative et hypothétique (Mélissos : οὐ γὰρ ἂν πᾶν εἶη ἀλγέον ; *Nat. Hom.* : οὐδὲ γὰρ ἂν ἦν ὕψ' οὐ ἄλγῃσειεν). On notera enfin, outre la rencontre dans les termes⁴⁷, le même style dépouillé, lapidaire et vigoureux. Tels sont les rapprochements qui nous permettent de penser que notre auteur a adapté et transposé l'argument de l'Éléate pour le retourner contre les médecins partisans de l'humeur unique et, par delà, contre Diogène d'Apollonie⁴⁸.

Quant au deuxième argument relatif au changement, il n'est pas impossible non plus qu'il l'ait trouvé chez Mélissos. Si la nature humaine, disait-il, est constituée d'une substance unique, elle ne peut se modifier. Mélissos, pour sa part, n'affirmait-il pas que l'Être est immuable⁴⁹ et ne faisait-il pas de cette immutabilité la pierre de touche de l'Être⁵⁰ ? Du reste, quand l'auteur du *De Natura Hominis* expose sa théorie des quatre

42. Le sens du verbe ὀρθοῦν nous amène à la même conclusion. ὀρθοῦν signifie : « relever un combattant abattu » ; cf. par exemple *Illiade*, XXIII, 695 : Mélissos était déjà tombé sous les coups des Ioniens.

43. Voir *infra*, p. 319 sq. [= ici, p. 16 sq.].

44. Le relevé de ces allusions, trop technique pour notre propos, sera fait dans notre commentaire.

45. Celui de Mélissos est employé dans le contexte d'une philosophie moniste, celui du *De Natura Hominis* dans le cadre de sa polémique contre le monisme.

46. Voir aussi ἀνάγκη τοίνυν, Mélissos, 30 B 7 (10), et *Nat. Hom.*, c. 3, L. VI, 38, 7 ; c. 5, L. VI, 42, 6.

47. Surtout ἀλγεῖν et ἐν. A ἐν ἐόν, de *Nat. Hom.* comp. ἐν δ' ἐόν, Mélissos, 30 B 9. L'antithèse ἐν-πολλὰ de *Nat. Hom.* se retrouve chez Mélissos, 30 B 8, deux fois.

48. Nous ne pensons pas, comme J. Zafiropulo, *op. cit.*, p. 225, que l'auteur du *De Natura Hominis* adopte « à son propre insu » l'argument du Samien. Sa tactique est très consciente ; voir *infra*, p. 322 [= ici, p. 18 sq.].

49. Affirmation fondamentale chez Mélissos ; voir en particulier 30 B 7 (2) et (3).

50. Mélissos, 30 B 8 (2) : καὶ μὴ μεταπίπτειν μὴδὲ γίνεσθαι ἑτεροῖον ; comp. *Nat. Hom.*, c. 2, L. VI, 36, 6-7 : μὴ μεταλλάσσοντα... μὴδὲ γίνεσθαι παντοῖον (M V).

humeurs, il est, en un sens, fidèle aux conclusions de Mélissos, puisqu'il attribue à chaque humeur les propriétés de l'Être, permanence et immutabilité⁵¹.

Pour le troisième argument concernant la génération, un rapprochement est également possible. Pour l'auteur du *De Natura Hominis*, dans l'hypothèse moniste, la naissance est inexplicable ; pour Mélissos, la notion d'Être exclut celle de naissance⁵². Toutefois, les rapports sont moins étroits que précédemment, car Mélissos envisage la naissance de l'Être et non, comme le *De | Natura Hominis*, la naissance à partir de l'Être. 318 Ce décalage est, du reste, facilement compréhensible : notre auteur répondait au problème tel qu'il avait été posé par Diogène d'Apollonie⁵³.

Ainsi, quoique se proclamant médecin, l'auteur du *De Natura Hominis* était loin d'être dépourvu de connaissances philosophiques. Il a médité sur l'œuvre de Mélissos : des similitudes d'expression, des parallélismes dans l'argumentation en témoignent mais surtout cette manière d'emprunter à l'Éléate ses conclusions sur l'Être pour réfuter les théories médicales des partisans d'une humeur unique et, par delà, les doctrines philosophiques de Diogène d'Apollonie.

III

De ces analyses, nous pouvons déjà tirer une première conclusion : l'auteur du *De Natura Hominis*, malgré l'assimilation faite entre les Ioniens et les Éléates, n'est pas dans les mêmes dispositions à l'égard de Diogène et de Mélissos. Certes, il les considère tous deux comme des adversaires, puisqu'ils sont adeptes d'un monisme, mais il ne les traite pas de la même manière.

Celui qu'il poursuit de sa haine et de son mépris, c'est bien Diogène d'Apollonie. À cette animosité, les raisons ne manquent pas : Diogène, par le grand succès de ses théories auprès des médecins, était un concurrent dangereux⁵⁴ ; sa vive polémique contre le pluralisme d'Empédocle que l'auteur du *De Natura Hominis* avait conscience de réhabiliter faisait de lui un rival direct⁵⁵ ; c'était enfin un adversaire vulnérable par la faiblesse d'un monisme qui, jugé avec la rigueur éléate, apparaît illogique.

À l'égard de Mélissos, les sentiments de l'auteur du *De Natura Hominis* sont plus nuancés. Il avait, certes, des motifs sérieux pour s'opposer à lui : Mélissos, comme Diogène, partait en guerre contre le pluralisme d'Empédocle⁵⁶ et proposait une théorie qui, plus que celle de Diogène, tournait le dos à la réalité. Mais il n'adopte pas à son égard une attitude résolument hostile, puisqu'il va jusqu'à s'inspirer de ses analyses sur l'Être. Dire que Mélissos n'avait pas grande audience dans le monde médical et n'était donc pas un rival aussi redoutable que Diogène n'explique pas tout⁵⁷. Malgré toutes les divergences, l'auteur du *De Natura Hominis* 319 estime l'Éléate ; il apprécie la rigueur logique d'un système qui tire d'une hypothèse moniste les seules conséquences possibles. À la tentative de Diogène qui s'écarte de la réalité et de la logique, il préfère celle de Mélissos qui s'écarte de la réalité, mais non de la logique.

Quels que soient les sentiments de l'auteur du *De Natura Hominis* vis-à-vis de Mélissos et de Diogène, un point reste encore inexpliqué. Ce n'est pas un hasard si, pour réfuter les médecins partisans de l'humeur unique et Diogène, il utilise à chaque fois les arguments de Mélissos. Quelle était son intention exacte ? Est-ce par fantaisie qu'il rapproche les thèses de Diogène de celles de Mélissos ? Ce rapprochement correspond-il, au contraire, à des rapports réels entre l'Éléate et l'Ionien ?

51. *Nat. Hom.*, c. 2, L. VI, 36, 13 : ἀεὶ τὰ αὐτὰ ὅμοια, et c. 5, L. VI, 40, 15-16. Comparer à la définition de l'Être par Mélissos, 30 B 7 (1) : ... αἰδιόν ἐστι... καὶ ὅμοιον. Voir aussi Empédocle, 31 B 17, v. 35, qualifiant les éléments de αἰὲν ὅμοια. Comme l'avait déjà fait Empédocle, l'auteur du *De Natura Hominis* exige des éléments (πολλά) ce que les Éléates exigent de l'Être (ἓν).

52. Mélissos, 30 B 1, 30 B 2, etc.

53. Voir *supra*, p. 311 *sq.* [= ici, p. 12].

54. Voir *supra*, p. 308 [= ici, p. 10].

55. Voir *supra*, p. 308, n. 1 [= ici, p. 10, n. 11].

56. Mélissos, 30 B 8.

57. Voir *supra*, p. 315, n. 3 [= ici, p. 14, n. 40].

À vrai dire, si nos analyses sont justes, il existe au moins une opposition de fait entre Diogène et Mélissos. S'il est exact, en effet, que l'argumentation de l'auteur du *De Natura Hominis*, reprenant celle de Mélissos, s'oppose point par point à celle de Diogène, il est inévitable que l'opposition se retrouve entre Mélissos et Diogène. Mais le problème est de savoir s'il s'agit d'une rencontre fortuite habilement exploitée par l'auteur ou d'une polémique effective. Le seul commentaire du passage où Mélissos est cité nous fait pencher vers la seconde solution⁵⁸. Mais une réponse définitive n'est possible que par la comparaison des fragments de Mélissos et de Diogène.

De fait, l'examen des fragments est décisif : de nombreuses oppositions idéologiques sur des problèmes identiques, mais surtout, et c'est le point capital, des ressemblances uniques dans l'expression permettent de conclure à un antagonisme personnel entre les deux philosophes.

La divergence essentielle porte sur un problème qui, chez les deux philosophes, est central : celui des rapports de l'Être et du changement. À plusieurs reprises, Mélissos affirme nettement que la notion d'Être exclut celle de modification⁵⁹ ; car cette dernière, dans la mesure où elle suppose la disparition d'un état antérieur et l'apparition d'un état nouveau, implique des caractéristiques contraires à celles de l'Être éternel, un et homogène⁶⁰. Diogène, lui, prétend que la modification n'est possible que dans l'hypothèse d'une substance une et identique⁶¹ ; car pour lui, au contraire de Mélissos, la modification implique non pas l'hétérogénéité, mais à la fois l'identité et la diversité⁶² : elle est une différence de degré et non pas de nature. Et, comme la douleur, la naissance et la mort sont des cas particuliers de la modification, il est normal qu'il y ait sur ces points également une divergence entre les deux philosophes⁶³.

De cette opposition sur le problème du changement en découle une autre sur le rapport entre l'Être et les êtres. Nécessairement, suivant la thèse de Mélissos, les êtres, du fait qu'ils se modifient, ne participent pas à l'Être⁶⁴. Selon Diogène, ils sont, au contraire, les modifications et les manifestations de la substance primordiale⁶⁵. Aussi la polémique de l'Ionien et de l'Éléate contre les éléments d'Empédocle prend-elle des voies différentes⁶⁶.

Ces oppositions doctrinales, somme toute courantes entre Ioniens et Éléates, n'auraient rien d'extraordinaire s'il n'y avait pas des ressemblances singulières dans l'expression. Sur ce point, nous rejoignons les analyses de Diller⁶⁷ dans son étude sur Diogène d'Apollonie. C'est justement pour le problème où ils s'opposent le plus, celui du changement, que les ressemblances d'expression sont les plus frappantes. Ainsi le verbe *ἐτεροιοῦσθαι*, qui ne se trouve pas ailleurs dans les fragments – bien maigres il est vrai – des Présocratiques, est employé quatre fois par Diogène et quatre fois par Mélissos⁶⁸. On notera même chez les deux auteurs la formule *ταῦτα πάντα ἐτεροιοῦσθαι*⁶⁹. De plus, le verbe *μεταπίπτειν* qui, avant eux, ne se rencontre qu'une

58. Voir *supra*, p. 314 sq. [= ici, p. 14].

59. Voir Mélissos, 30 B 7 (2) et (3), 30 B 8. L'Être exclut aussi le mouvement, cf. 30 B 7 (7) et 30 B 10.

60. Mélissos, 30 B 7 (1), (2) et (3).

61. Diogène, 64 B 2, 64 B 5. Le rapprochement entre *τὸ αὐτὸ* et *ἐτεροιοῦσθαι* (trois fois en 64 B 2) est remarquable à cet égard. Comme la modification, le mouvement est possible dans la substance primordiale, cf. 64 B 5 (II, 61, 13).

62. Selon Diogène, la substance, quand elle se modifie (*ἐτεροιοῦσθαι*), devient différente (*ἕτερον-οὐκ ὅμοιον*) tout en restant fondamentalement identique. L'Être, selon Mélissos, s'il se modifiait (*ἐτεροιοῦσθαι*), deviendrait hétérogène (*ἕτερον-οὐκ ὅμοιον*), donc non identique à lui-même. *Ἐτεροῖον* chez Mélissos indique une différence de nature, *ἕτερον* chez Diogène une différence de degré. A *ἐτεροῖον* de Mélissos correspond chez Diogène *ἕτερον τῇ ἰδίᾳ φύσει* (64 B 2).

63. Pour le problème de la douleur, cf. Mélissos, 30 B 7, et Diogène, 64 B 2 ; pour la conception de la naissance et de la mort, voir Mélissos, 30 B 7 (2), 30 B 8 (3), et Diogène, 64 B 2.

64. Mélissos, 30 B 8.

65. Diogène, 64 B 2, 64 B 5. Les êtres sont des *ἐτεροιώσεις* de la substance primordiale.

66. Comparer Mélissos, 30 B 8, et Diogène, 64 B 2.

67. H. Diller, *Die philosophiegeschichtliche Stellung des Diogenes von Apollonia*, *Hermes*, 1941, p. 361-362.

68. Mélissos, 30 B 7, deux fois ; 30 B 8, deux fois ; Diogène, 64 B 2, trois fois, 64 B 5, une fois. Voir aussi, chez Mélissos, *γίνεσθαι ἐτεροῖον* (30 B 7, deux fois, 30 B 8), et chez Diogène, *ἐτεροίωσις* (64 B 5, trois fois).

69. Mélissos, 30 B 8 (3) ; Diogène, 64 B 2.

fois chez Héraclite⁷⁰, se trouve dans les fragments de l'un et de l'autre⁷¹. Mais ce qui les rapproche surtout, c'est la façon unique de réunir *ἐτεροιοῦσθαι* et *μεταπίπτειν*⁷². Et si, dans leur réfutation d'Empédocle, les arguments sont différents, leur manière d'engager la polémique est comparable : tous deux citent les éléments d'Empédocle dans le même ordre⁷³, reconnaissent que ces éléments ne sont pas les seuls dans l'univers⁷⁴, et présentent la théorie d'Empédocle dans une proposition hypothétique⁷⁵.

Ces affinités de langage jointes aux oppositions doctrinales nous invitent à penser que la rencontre n'est pas fortuite et qu'il existait bien un antagonisme personnel entre les deux philosophes. Il reste toutefois à déterminer lequel des deux a engagé la polémique contre l'autre. Diller, dans son étude sur Diogène, conclut à une polémique de Mélissos contre l'Ionien⁷⁶. Mais cette hypothèse se heurte d'abord à des exigences chronologiques. S'il est bien vrai, comme l'affirme Plutarque sur la foi d'Aristote⁷⁷, que Mélissos était le général qui commandait la flotte samienne lors de la victoire remportée sur les Athéniens en 440 avant J.-C., il est très probable que, six mois plus tard, la carrière de celui qui fut le principal organisateur de la résistance contre Athènes fut brusquement interrompue après la prise de Samos par Périclès, même si les représailles ne furent pas des plus cruelles. C'est seulement deux décades plus tard que la philosophie de Diogène, raillée dans les *Nuées*⁷⁸, sera une nouveauté à la mode. Surtout, le témoignage du *De Natura Hominis* va dans le même sens : la boutade qui termine la réfutation des philosophes, pour être bien comprise, suppose, comme nous l'avons vu⁷⁹, l'antériorité de Mélissos ; et si c'était Mélissos qui, comme le pense Diller, avait engagé la polémique contre Diogène, l'auteur du *De Natura Hominis*, lorsqu'il reprend systématiquement les arguments de Mélissos contre Diogène, ne ferait que plagier Mélissos, ce qui serait très étonnant de la part de celui qui justement recherche l'originalité et la surprise⁸⁰.

Diogène, en fait plus jeune que Mélissos, ne pouvait pas ignorer l'œuvre de son aîné : il trouvait en lui à la fois un adversaire qui ne cesse de faire des objections aux Ioniens sur le problème du changement⁸¹ et un concurrent qui, avant lui, avait proposé une réfutation du pluralisme d'Empédocle⁸². Aussi Diogène, quoique son principal souci fût de s'opposer aux thèses d'Empédocle, avait à cœur de répondre indirectement aux objections de Mélissos sur l'impossibilité du changement, de la douleur et de la naissance dans l'hypothèse d'une substance unique. Qui plus est, il a retourné ces objections contre le pluralisme d'Empédocle⁸³.

70. Héraclite, 22 B 88.

71. Mélissos, 30 B 8, quatre fois ; Diogène, 64 B 2. Voir toutefois Démocrite, 68 B 9, B 101, B 191.

72. Mélissos, 30 B 8 ; Diogène, 64 B 2. Chez Mélissos, on trouve aussi, en 30 B 8 (2), *μη μεταπίπτειν μηδὲ γίνεσθαι ἐτεροῖον*.

73. *Γῆ καὶ ὕδωρ καὶ ἀήρ καὶ πῦρ*, Mélissos, 30 B 8, et Diogène, 64 B 2.

74. Comparer Mélissos, 30 B 8 (2) : *καὶ τὰ ἄλλα, ὅσα φασιν οἱ ἄνθρωποι εἶναι ἀληθῆ*, et Diogène, 64 B 2 : *καὶ τὰ ἄλλα ὅσα φαίνεται ἐν τῷδε τῷ κόσμῳ ἔόντα*.

75. Mélissos, 30 B 8 (2) : *εἰ γὰρ ἦν πολλά... εἰ δὴ ταῦτα ἔστι* ; Diogène, 64 B 2 : *εἰ γὰρ τὰ ἐν τῷδε τῷ κόσμῳ ἔόντα... εἰ τούτων τι ἦν ἕτερον τοῦ ἐτέρου* ; avec la reprise de *εἰ* dans les deux cas. Pour la comparaison de ces passages avec *Nat. Hom.*, voir *supra*, p. 309 sq. et p. 316 sq. [= ici, p. 11 et 15].

76. H. Diller, *op. cit.*, p. 366, selon qui l'argument de Mélissos sur le changement (première partie de 30 B 7) viserait Leucippe, tandis que celui sur la douleur (deuxième partie de 30 B 7) serait une réponse à Diogène d'Apollonie. Pour un avis contraire, voir J. Zafiropulo, *Diogène d'Apollonie*, Paris, 1956, p. 61, n. 110.

77. Plutarque, *Périclès*, 26 à 28.

78. Les *Nuées* furent représentées aux Grandes Dionysies de 423.

79. Voir *supra*, p. 316, n. 1 [= ici, p. 15, n. 42].

80. Comparant la langue de Mélissos et de Diogène, Diller, *op. cit.*, p. 367, croit trouver dans un détail de style la confirmation de l'antériorité de Diogène. Mélissos se serait souvenu de l'emploi de *ἐτεροιοῦσθαι* chez Diogène, en aurait tiré l'adjectif *ἐτεροῖον* qu'il oppose à *ὁμοιον*, alors que Diogène ne connaît que le simple *ἕτερον*. Ce n'est pas parce qu'un auteur a un style plus précis, plus travaillé et plus vigoureux qu'il est forcément postérieur à un autre. On peut tout aussi bien dire que Diogène rapproche intentionnellement *τὸ αὐτὸ* de *ἐτεροιοῦσθαι* pour répondre à Mélissos qui avait exclu le changement (*ἐτεροιοῦσθαι*) de l'Être (*τὸ ἐν*) et que, s'il emploie *ἕτερον* et non *ἐτεροῖον*, c'est parce que le changement est pour lui une différence de degré et non de nature (voir *supra*, p. 320, n. 3) [= ici, p. 17, n. 62].

81. Voir en particulier Mélissos, 30 B 7 ; cf. J. Burnet, *L'aurore de la philosophie grecque*, trad. A. Reymond, Paris, 1952, p. 374-375. Nous laissons de côté la question de savoir si ces objections visent aussi l'atomisme, car elle ne concerne pas notre sujet.

82. Mélissos, 30 B 8. Dans ce fragment, Mélissos songe aussi à Anaxagore, mais cette polémique, ici, ne nous intéresse pas.

83. C'est ainsi que nous comprenons en particulier le fr. 2 de Diogène et que nous y expliquons les affinités de langage avec Mélissos.

Dans ces conditions, la tactique de l'auteur du *De Natura Hominis* prend tout son sens. En reprenant les arguments de Méliossos pour réfuter les théories de Diogène, il a tiré parti de l'antagonisme entre Méliossos et Diogène, mais il l'a fait d'une manière très habile : il a renversé les rôles et retourné contre Diogène les objections de Méliossos, celles-là mêmes que Diogène prétendait avoir écartées. N'allons pas croire que Méliossos est le grand triomphateur ; ses propres arguments, dans le *De Natura Hominis*, servent à la cause qu'il combattait : le pluralisme.

Tels sont les rapports de Méliossos de Samos et de Diogène | d'Apollonie avec l'auteur du *De Natura Hominis*. Ce dernier, dans sa polémique contre les philosophes ioniens qui pensent que l'homme, comme tous les autres êtres, est constitué d'une substance unique, et indirectement dans sa réfutation des médecins qui, d'une manière analogue, affirment que l'homme est formé d'une humeur unique, vise tout particulièrement Diogène d'Apollonie, cet adversaire acharné du pluralisme, ce penseur dont les théories avaient un vif succès auprès des médecins ; il condamne son monisme et dénonce avec hauteur l'illogisme de ses arguments sur la douleur, le changement et la naissance. Mais, pour cela, il s'inspire des conclusions de Méliossos de Samos sur l'Être ; sans doute avait-il de l'estime pour l'Éléate, pour la rigueur de sa pensée et la vigueur de son style, puisqu'il va jusqu'à lui emprunter certaines expressions ou certaines formes de raisonnement, mais surtout, avec art et humour, il utilisait pour la cause du pluralisme les arguments mêmes d'un de ses adversaires et mettait à profit, en renversant les rôles, la polémique de Diogène contre Méliossos. L'on voit donc que notre médecin, adversaire d'une philosophie, était loin d'ignorer la philosophie, puisqu'il nous fait revivre les rivalités complexes des disciples d'Anaximène, de Parménide et d'Empédocle à la fin du siècle de Périclès.

NOTE ADDITIONNELLE. – La rédaction du présent article était achevée quand, grâce au dévouement de M^{lle} Juliette Ernst et de MM. Hans Diller et Karl Schubring, auxquels nous exprimons ici notre profonde gratitude, nous avons eu connaissance du travail de S. Izsak, *Hippokrates adversus Melissos (Über die weltanschauliche Grundlage der hippokratischen Schrift « Peri Physios Anthrōpū »)*, Actes du 17^e Congrès international d'histoire de la médecine, Athènes, 1960, p. 523 à 529. S. Izsak, dans une communication qui s'adressait à un assez large public, n'a pu s'attacher au détail ; il ne s'écarte pas de la thèse traditionnelle et pense que l'auteur du *De Natura Hominis*, dans sa polémique, combat la thèse de « l'unité qualitative du monde » (p. 524) soutenue par Méliossos de Samos.

LE MÉDECIN POLYBE
EST-IL L'AUTEUR
DE PLUSIEURS OUVRAGES
DE LA COLLECTION HIPPOCRATIQUE ?

✱ REG, 82, 1969, p. 552-558.

H. Grensemann, dans une étude approfondie¹, vient d'essayer de montrer que le médecin Polybe était l'auteur de deux traités de la *Collection hippocratique* : *Nature de l'homme* et *Fœtus de huit mois*². Si les conclusions de H. Grensemann sont justes, nous serions en présence, comme il le souligne lui-même (p. 45), d'un phénomène unique dans la *Collection* : deux écrits de cette collection d'ouvrages attribués par la tradition à Hippocrate, mais en fait anonymes, pourraient être restitués à un médecin dont nous connaissons le nom, Polybe, l'un des représentants les plus éminents de l'école de Cos après Hippocrate. L'objet de la présente étude est d'examiner la thèse de Grensemann.

Avant d'en venir au recensement et à la critique des témoignages qui attribuent à Polybe plusieurs traités de la *Collection*, Grensemann rassemble les témoignages qui concernent la personne et la vie de Polybe (p. 3-5). À cet égard, le travail de Grensemann est très utile, car nous ne possédions jusqu'à présent aucune étude d'ensemble sur le médecin Polybe³. On aurait aimé | toutefois que Grensemann considérât ces données sur la vie et la personne de Polybe avec plus d'esprit critique. Tout ce que nous savons à ce sujet provient de documents relativement récents. La source la plus ancienne, Aristote, qui dans l'*Histoire des animaux*⁴ cite une description des vaisseaux sanguins qu'il attribue à Polybe, ne nous donne que le nom sans aucune précision sur l'origine ou la parenté de Polybe. Une source qui est récente, l'*Anonyme de Londres*⁵, mais qui nous transmet des données anciennes remontant en dernière analyse à un important ouvrage de doxographie médicale, la *Συναγωγή ιατρική* de Ménon, disciple d'Aristote⁶, reste également muette sur la patrie et la famille de Polybe. Les renseignements que nous possédons à ce sujet proviennent principalement de Galien⁷ et accessoirement du

553

1. H. Grensemann, *Der Arzt Polybos als Verfasser hippokratischer Schriften in Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse der Akademie der Wissenschaften und der Literatur in Mainz*, Jahrgang 1968, Nr. 2, 45 p.

2. Les références à ces deux traités seront prises, comme il est d'usage, dans l'édition d'É. Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate. Traduction nouvelle avec le texte grec...*, I-X, Paris, 1839-1861/Amsterdam 1961-1962. Pour la *Nature de l'homme*, voir t. VI, p. 32-86 : de la *Nature de l'homme* Littré sépare à tort le *Régime salutaire* qui, dans les manuscrits anciens, fait partie de la *Nature de l'homme*. Pour le *Fœtus de huit mois*, voir t. VII, p. 436-460 : le *Fœtus de sept mois* n'est qu'un fragment du *Fœtus de huit mois* ; cf. la nouvelle édition de H. Grensemann, *Hippokrates. Über Achtmonatskinder. Über das Siebenmonatskind (unecht)*, CMG-Band I 2, 1, Berlin, 1968.

3. Dans la *R.E.* de Pauly-Wissowa il n'y a pas d'article sur le médecin Polybe. Voir toutefois déjà K. Deichgräber, *Die Epidemien und das Corpus Hippocraticum. Voruntersuchungen zu einer Geschichte der kaischen Ärzteschule*, in *Abhandlungen der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Philosophisch-Historische Klasse, 1933, p. 164-166.

4. Aristote, *Histoire des animaux*, III, 3, 512 b 12-513 a 7.

5. C'est le papyrus 137 du British Museum publié par H. Diels, *Anonymi Londinensis ex Aristotelis iatricis Menoniis et aliis medicis eclogae*. Supplementum Aristotelicum III, 1, Berlin, 1893. Voir aussi l'éd. de W.H.S. Jones, *The medical writings of Anonymus Londinensis*, Cambridge, 1947. La compilation donnée par le papyrus date du I^{er} siècle après J.-C. ; voir M. Wellmann, *Der Verfasser des Anonymus Londinensis* in *Hermes*, LVII, 1922, p. 396-429.

6. Pour cette doxographie médicale, voir Galien, *Commentaire de la « Nature de l'homme » d'Hippocrate*, ed. J. Mewaldt in *Corpus medicorum graecorum*, V, 9, 1, p. 15, l. 26-30.

7. Voir H. Grensemann, *Der Arzt Polybos...*, p. 3 *sqq.*

Presbeutikos, discours d'ambassade de Thessalos fils d'Hippocrate⁸, et de la biographie latine d'Hippocrate⁹. Pour preuve que ces témoignages récents doivent être utilisés avec la plus grande précaution, je signalerai une contradiction flagrante entre Galien et le *Presbeutikos*. Galien nous dit que Polybe, à la différence de Thessalos, demeura toute sa vie à Cos¹⁰. Au contraire, dans le *Presbeutikos*¹¹, on apprend que Polybe, comme Thessalos, mena la vie de médecin périodeute. Voilà une contradiction qui doit nous inviter à la prudence. Particulièrement sur les rapports de parenté entre Polybe et Hippocrate, je serais enclin au scepticisme. Certes, tous les témoignages récents s'accordent à reconnaître un lien étroit entre Polybe et Hippocrate, mais ils ne sont pas aussi unanimes que les critiques modernes à faire de Polybe le gendre d'Hippocrate. Il est significatif que la *Vie anonyme* d'Hippocrate du manuscrit de Bruxelles 1342¹², en dépit des lois du genre, présente Polybe comme le disciple d'Hippocrate et ne mentionne aucun lien de parenté avec lui ; de même Galien qualifie régulièrement Polybe de disciple d'Hippocrate ; ce fut, du reste, toujours selon Galien, un disciple privilégié, puisqu'il prit la direction de l'école | de Cos au départ du maître¹³. Les deux témoignages qui font de Polybe le gendre d'Hippocrate apparaissent comme des exceptions (*Presbeutikos*, éd. Littré, IX, 420, 2-3 et Galien, *De difficultate respirationis*, éd. Kühn, VII, 960)¹⁴. Encore faut-il ajouter que le *Presbeutikos* qualifie Polybe de gendre d'Hippocrate à l'endroit même où, comme nous venons de le voir, son témoignage est en contradiction avec celui de Galien ; il reste évidemment que ce lien de parenté est attesté une fois dans Galien ; mais n'est-il pas étrange que cette mention soit unique dans l'œuvre de Galien ? Partout ailleurs, et notamment dans les passages où Galien parle en détail de Polybe, il est question du disciple et non du gendre d'Hippocrate. Il y a là une difficulté pour laquelle je ne trouve actuellement aucune solution satisfaisante. Néanmoins, le contraste méritait d'être souligné entre la rareté (et somme toute la fragilité) des témoignages anciens sur le lien de parenté entre Hippocrate et Polybe et la profusion des références modernes à Polybe, gendre d'Hippocrate. Pour ma part, il me paraît plus prudent de parler de Polybe, disciple d'Hippocrate.

554

Quatre traités de la *Collection hippocratique* ont été attribués à Polybe par plusieurs témoignages dont H. Grensemann donne la liste (p. 56-58). Il s'agit de *Nature de l'homme*, *Fœtus de huit mois*, *Nature de l'enfant* et *Affections*¹⁵. Dans la discussion des témoignages, H. Grensemann écarte immédiatement la possibilité d'attribuer à Polybe *Nature de l'enfant* et *Affections*. Il est exact que ces deux ouvrages ne peuvent pas avoir été composés par un médecin de l'école de Cos. *Affections* est un traité cnidien, *Nature de l'enfant* un traité apparenté à l'école de Cnide. Et H. Grensemann a probablement raison de suggérer que les analogies entre la théorie humorale de *Nature de l'enfant* et celle de *Nature de l'homme*, traité qui dès l'époque d'Aristote était attribué à Polybe¹⁶, ont pu favoriser l'attribution à Polybe de *Nature de l'enfant*. Mais la raison avancée par H. Grensemann pour expliquer l'attribution à Polybe du traité des *Affections* ne me paraît pas aussi vraisemblable. H. Grensemann remarque que les manuscrits anciens de la *Nature de l'homme*¹⁷ se terminent par quelques phrases qui appartiennent en fait au début d'*Affections* ; de là, on aurait inféré l'attribution à Polybe de l'ensemble du traité des *Affections*. Les choses sont en réalité plus complexes. Le témoignage qui nous renseigne sur l'attribution à Polybe du traité des *Affections* est une glose du *Marcianus graecus*

8. C'est un écrit qui fait partie de la *Collection hippocratique* ; voir éd. Littré, t. IX, p. 420, 2-5.

9. Il s'agit de la *Vie anonyme d'Hippocrate* du manuscrit de Bruxelles 1342 ; voir l'éd. de H. Schöne, *Bruchstücke einer neuen Hippokratesvita in Rheinisches Museum für Philologie*, N.F., LVIII, 1903, p. 57.

10. Galien, *Commentaire de la « Nature de l'homme » d'Hippocrate*, éd. Mewaldt, p. 8, l. 27-28.

11. *Presbeutikos*, éd. Littré, IX, 420, 3-4.

12. Voir *supra*, n. 6 [= ici, n. 9].

13. Galien, *Commentaire de la « Nature de l'homme » d'Hippocrate*, éd. Mewaldt, p. 8, l. 24-25 ; voir aussi *Que l'excellent médecin est aussi philosophe*, éd. Kühn, I, 58 et *Du Fœtus de sept mois*, éd. Walzer, p. 345.

14. Polybe est aussi présenté comme le gendre d'Hippocrate dans le *Commentaire des Humeurs*, éd. Kühn, XVI 3 ; mais il est démontré que c'est une falsification de la Renaissance.

15. Pour *Nature de l'homme* et *Fœtus de huit mois*, voir *supra*, p. 552, n. 2 [= ici, p. 20, n. 2]. *Nature de l'enfant* qui n'est en fait que la seconde partie d'un vaste ouvrage (*Génération, Nature de l'enfant, Maladies IV*) se trouve au t. VII de l'éd. Littré, p. 486-542 ; pour *Affections* voir éd. Littré, VI, 208-270.

16. Voir *infra*, p. 555-557 [= ici, p. 22 sq.].

17. Il s'agit du *Parisinus graecus* 2253 (XI^e s.), du *Marcianus graecus* 269 (col. 533) (X^e s.) et du *Vaticanus graecus* 276 (XII^e s.).

269 (col. 533), fol. 142 : τοῦτο Πολύβου εἶναι φησι ὁ Γαληνός. Si cette indication remonte effectivement à Galien¹⁸, l’explication proposée par H. Grensemann n’est pas vraisemblable. Voici pourquoi : il est exact que dans nos manuscrits anciens le dernier chapitre de *Nature de l’homme* correspond en fait au début du premier chapitre d’*Affections* ; il s’agit là, comme l’avait déjà remarqué J. Ilberg¹⁹, d’une trace d’un ordre plus ancien de la *Collection hippocratique* où *Affections* faisait suite à *Nature de l’homme*²⁰ ; mais cet ordre de la *Collection* est postérieur à Galien²¹, car Galien ne lisait pas à la fin de *Nature de l’homme* les premières lignes d’*Affections* ; nous le savons par son *Commentaire de la Nature de l’homme* où il présente, de façon très détaillée, le contenu de l’exemplaire de *Nature de l’homme* qu’il avait sous les yeux²². Dès lors, l’explication proposée par H. Grensemann ne saurait s’appliquer à Galien.

De tous les témoignages qui attribuent à Polybe des ouvrages de la *Collection*, les plus sûrs concernent le traité de la *Nature de l’homme* : Aristote, déjà, citait, dans son *Histoire des animaux*²³ une grande partie de la description des vaisseaux sanguins donnée au c. 11 de *Nature de l’homme* et l’attribuait à Polybe. Pour l’attribution du traité à Polybe, nous possédons un autre témoignage, plus récent, mais qui utilise très certainement une source ancienne : l’*Anonyme de Londres*, qui présente dans sa deuxième partie un résumé de doctrines médicales remontant pour l’essentiel à l’ouvrage de Ménon déjà mentionné²⁴. Dans ce résumé, l’*Anonyme* cite sous le nom de Polybe une théorie qui correspond aux chapitres trois et quatre de *Nature de l’homme*²⁵. De ces deux témoignages, il résulte donc que l’école péripatéticienne attribuait à Polybe au moins les chapitres trois, quatre et onze de *Nature de l’homme*. Mais la valeur de ces témoignages a été contestée par C. Fredrich²⁶. Et comme, en dépit de la réfutation de la thèse de Fredrich par K. Deichgräber²⁷, certains érudits continuent à douter de l’attribution du traité à Polybe²⁸, H. Grensemann se devait de reprendre l’examen de la thèse de Fredrich. Il le fait avec minutie et arrive à la conclusion que la thèse de Fredrich ne résiste pas à l’examen : il n’y a aucune raison, selon lui, qui nous permette de refuser à Polybe l’attribution du traité de la *Nature de l’homme*. Je suis, pour ma part, entièrement d’accord avec ces conclusions, mais je doute fort que la démonstration de H. Grensemann puisse convaincre les sceptiques qui n’ont pas été convaincus par les arguments de K. Deichgräber. En effet, pour aller à l’essentiel, le problème de l’attribution du traité à Polybe dépend fondamentalement du problème de l’unité du traité. Si nous admettons avec C. Fredrich que le c. 11 n’est pas du même auteur que les c. 1-8, il devient impossible d’attribuer l’ensemble de l’ouvrage à Polybe et l’on est amené à mettre en doute au moins le témoignage de l’*Anonyme de Londres*, si l’on ne veut pas adopter l’attitude radicale de C. Fredrich qui récuse même le témoignage d’Aristote. Il semble bien que H. Grensemann ait eu conscience de l’importance du problème de l’unité du traité ; en effet, quand il présente la thèse de C. Fredrich, il commence par déclarer (p. 10) : « Der Ausgangspunkt Fredrichs ist seine Überzeugung, dass das uns vorliegende *De natura hominis* nicht das Werk eines einzigen Mannes sei, sondern die Kompilation der Fragmente von Schriften mehrerer Verfasser darstelle ». Dès lors, on s’attendait à ce que l’essentiel de la discussion de H. Grensemann portât sur le problème de l’unité du traité. Or, bien qu’il consacre à la réfutation

18. Nous n’en sommes pas totalement certains ; aucun des écrits de Galien que nous avons conservés n’attribue le traité des *Affections* à Polybe.

19. J. Ilberg, *Die medizinische Schrift « Über die Siebenzahl » und die Schule von Knidos in Griechische Studien Hermann Lipsius zum sechzigsten Geburtstag dargebracht*, Leipzig, 1894, p. 33 sqq.

20. Ce n’est plus le cas dans nos manuscrits anciens ; dans A, après *Nature de l’homme* vient *Vents*, dans M, *Génération* et dans V, *Nature de l’enfant*.

21. Ou du moins, si l’ordre *Nature de l’homme* / *Affections* n’est pas postérieur à Galien, l’insertion du début d’*Affections* dans le traité de la *Nature de l’homme* est, elle, postérieure à Galien.

22. Voir éd. Mewaldt, p. 7-8.

23. Voir *supra*, p. 553, n. 1 [= ici, p. 20, n. 4].

24. Voir *supra*, p. 553 et n. 2 [= ici, p. 20 et n. 5].

25. Pour le résumé des théories de Polybe, voir *Anonyme de Londres*, XIX, 1-18.

26. C. Fredrich, *Hippokratische Untersuchungen in Philologische Untersuchungen* hrg. von A. Kiessling und U. von Wilamowitz-Möllendorff, XV, Berlin, 1899, p. 51-56.

27. K. Deichgräber, *Die Epidemien*..., p. 105 sqq.

28. Voir par exemple F. Heinemann, *Nomos und Physis*, Bâle, 1945 (2^e éd. 1965), p. 158, n. 31.

de la thèse de Fredrich un long développement, H. Grensemann déclare simplement sur ce problème (p. 15) : « Hier berühren wir einen weiteren schwachen Punkt in der These Fredrichs, dass nämlich die Teile von *De natura hominis* von verschiedenen Verfassern stammten. Auch diese Voraussetzung hat einer schärferen Prüfung nicht standhalten können, wie aus den Arbeiten von Schöne und Höttermann hervorgeht, auf die hier verwiesen sei »²⁹. N'est-il pas étonnant que sur la question essentielle H. Grensemann se soit contenté de renvoyer à des travaux précédents ? Les érudits qui n'ont pas été convaincus par ces travaux, on le concevra facilement, ne le seront pas davantage par l'ensemble de l'argumentation de H. Grensemann. Il aurait fallu, pour essayer de rallier les sceptiques, apporter des arguments nouveaux sur l'unité du traité. C'est ce que j'ai essayé de faire récemment, dans mon édition de la *Nature de l'homme*, par un examen détaillé de la structure, des thèmes et du style de l'ouvrage³⁰.

Pour le reste de la réfutation de C. Fredrich, je suis dans l'ensemble d'accord avec les arguments de H. Grensemann. Il est toutefois un point sur lequel je voudrais revenir. C. Fredrich, dont le scepticisme va très loin, met en doute le témoignage d'Aristote qui, dans l'*Histoire des animaux*³¹, attribue à Polybe la description des vaisseaux sanguins que l'on retrouve dans la *Nature de l'homme*. Selon lui, cette description serait trop archaïque pour être attribuée à Polybe : elle fait partir les vaisseaux de la tête et ne mentionne même pas le cœur ; or il y a, selon C. Fredrich, des traités de la *Collection* datant de l'époque de Polybe qui considèrent déjà le cœur comme le centre du système sanguin ; | on ne saurait donc attribuer cette description des vaisseaux à Polybe ; par ailleurs c'est à tort qu'Aristote se vanterait d'être le premier à soutenir que le cœur est le point de départ des vaisseaux sanguins. K. Deichgräber avait déjà présenté une bonne réfutation de la thèse de C. Fredrich³². À ce sujet, H. Grensemann avance un argument nouveau qui n'est pas convaincant : les traités de la *Collection* qui considèrent le cœur comme le point de départ du système sanguin (*Anatomie*, *Cœur*, *Nature des os* et *Chairs*) ne datent pas de la fin du cinquième siècle comme le pensait C. Fredrich, mais sont postérieurs à Aristote, si bien qu'Aristote ne s'attribue pas indûment la paternité de la découverte. Il est vrai que *Anatomie*, *Cœur* et *Nature des os* sont postérieurs à Aristote ; il est possible que le traité des *Chairs* soit également postérieur à Aristote, quoique la chose reste encore à démontrer³³. Mais, dans la démonstration de H. Grensemann, il y a une lacune assez étonnante : parmi les traités de la *Collection* qui considèrent le cœur comme le point de départ du système sanguin, il oublie de mentionner l'ouvrage *Génération*, *Nature de l'enfant*, *Maladies IV*, où il est dit que « le cœur est la source du sang » (τῷ μὲν δὴ αἵματι ἡ καρδίη πηγὴ ἐστὶ)³⁴. Cet oubli est d'autant plus étonnant que C. Fredrich dans son étude sur le système sanguin commente cette théorie³⁵. Or, jusqu'à preuve du contraire, le traité date de la fin du cinquième siècle ou du début du quatrième³⁶. Et même si l'on voulait mettre en doute l'ancienneté de cet écrit, il reste que Platon, dans le *Timée*, considérait déjà le cœur comme la « source du sang » (70 b : τὴν δὲ δὴ καρδίαν ἄμμα τῶν φλεβῶν καὶ πηγὴν τοῦ ...αἵματος). Dans ces conditions, il est impossible d'accepter l'argumentation de H. Grensemann. Par mauvaise foi plus que par ignorance, Aristote a simplifié les théories de ses devanciers sur le système sanguin pour faire ressortir l'originalité de sa description. Sur ce point, la conclusion de C. Fredrich conserve toute sa force.

29. H. Schöne, C.R. de C. Fredrich, *Hippokratische Untersuchungen in Göttingische gelehrte Anzeigen*, CLXII, 1900, p. 654. E. Höttermann, *Zur hippokratischen Schrift II. φ. ἄ.*, in *Hermes*, XLII, 1907, p. 138-145. H. Grensemann aurait pu rappeler ici également K. Deichgräber, *Die Epidemien...*, p. 106-112.

30. J. Jouanna, *Hippocrate. La nature de l'homme. Introduction, texte, traduction et commentaire*, Diss. Paris (dactyl.), 1967, p. IV-XXXVII.

31. Voir *supra*, p. 553, n. 1 [= ici, p. 20 n. 4].

32. K. Deichgräber, *Die Epidemien...*, p. 112.

33. K. Deichgräber (*Hippokrates. Über Entstehung und Aufbau des menschlichen Körpers* (Περὶ Σαρκῶν), Berlin, 1935) date le traité des années 400. J'en reste, pour ma part, à cette date traditionnelle. Souhaitons que H. Grensemann expose prochainement en détail les raisons qui le poussent à rejeter une date haute.

34. *Maladies IV*, c. 33, éd. Littré, VII, 544, 8.

35. C. Fredrich, *Hippokratische Untersuchungen...*, p. 64.

36. Pour la date, voir O. Regenbogen, *Eine Forschungsmethode antiker Naturwissenschaft in Quellen und Studien zur Geschichte der Mathematik*, I, 2, 1930, p. 131 sqq.

Quoi qu’il en soit, les témoignages sur l’attribution à Polybe du traité de la *Nature de l’homme* sont, dans la mesure où l’on accepte comme préalable l’unité du traité, assez anciens pour que l’on ne doute pas de cette attribution. Il n’en est pas de même pour les témoignages qui attribuent à Polybe le *Fœtus de huit mois*. Ils sont beaucoup plus récents³⁷ et ne peuvent à eux seuls constituer une preuve suffisante. H. Grensemann se propose donc de montrer qu’une comparaison de *Fœtus de huit mois* et de *Nature de l’homme* confirme les données de la tradition. 558

Avant d’en venir à la comparaison directe des deux traités, H. Grensemann se demande si *Fœtus de huit mois* appartient comme *Nature de l’homme* à l’école de Cos. Pour cela, il compare *Fœtus de huit mois* aux traités de l’école de Cos qui ont abordé les problèmes relatifs à la naissance ; il s’agit des *Épidémies II* et *VI*³⁸. La comparaison est minutieuse et, en définitive, convaincante³⁹. Elle est d’autant plus convaincante que l’école de Cnide, comme le montre bien H. Grensemann (p. 72), ne semble pas s’être préoccupée, comme l’école de Cos, des problèmes relatifs aux termes de la naissance, ce qui, ajoutons-le, est surprenant, puisque les traités gynécologiques de la *Collection* sont d’inspiration cnidienne.

Bien évidemment, il ne suffit pas d’établir que *Fœtus de huit mois* et *Nature de l’homme* sont apparentés à des traités dont nous sommes sûrs qu’ils sortent de l’école de Cos, fût-ce aux mêmes traités, pour conclure à l’identité d’auteur. Seule la comparaison directe de *Fœtus de huit mois* et de *Nature de l’homme* doit permettre de décider en dernier ressort. Or je dois dire que sur ce point la démonstration de H. Grensemann ne m’a pas convaincu.

Il y a tout d’abord des rapprochements qui sont forcés. En voici un exemple : dans la *Nature de l’homme*⁴⁰, il est recommandé de donner aux enfants en bas âge des bains d’eau chaude prolongés et de leur donner du vin avec de l’eau qui ne soit pas glacée ; selon H. Grensemann, cette prescription de *Nature de l’homme* correspond « très bien » (« sehr wohl » p. 82) à la conception du *Fœtus de huit mois*, selon laquelle le fœtus, au moment de la naissance, passe brusquement d’un milieu tiède à un milieu plus froid⁴¹. On conviendra que le rapprochement est assez lointain.

Il y a d’autre part des ressemblances qui ne peuvent avoir une force conclusive, car elles ne sont pas particulières aux deux traités. H. Grensemann (p. 35-36) remarque à juste titre que dans le *Fœtus de huit mois*, comme dans la *Nature de l’homme*, se rencontre la même tendance à noter des analogies entre l’homme et les plantes⁴². Mais il est, à mon sens, difficile de s’appuyer sur une telle ressemblance pour démontrer une identité d’auteur, car plusieurs indices semblent indiquer que ce genre de comparaisons était répandu dans la médecine et la philosophie biologique de la fin du cinquième siècle. Tout d’abord, dans la *Collection hippocratique*, les traités qui recourent à une telle méthode analogique ne sont pas rares : outre *Génération*, *Nature de l’enfant*, *Maladies IV*, que Grensemann signale lui-même⁴³, voir *Glandes*, c. 5, éd. Littré VIII, 560, | 4-7 ; 559 *Loi*, c. 3, éd. Littré IV, 640, 6-12 ; *Humeurs*, c. 11, éd. Littré V, 490, 17 sqq. ; *Régime*, c. 68, éd. Littré VI, 600, 6 sqq.⁴⁴. Ensuite cette conscience d’un lien entre l’homme et les plantes n’est pas particulière aux médecins ;

37. Il s’agit de Clément d’Alexandrie, *Stromates*, VI, 16, 6 et Aetius V, 18,5 (= Pseudo-Plutarque ; cf. Pseudo-Galien, *Histoire philosophique*, 122). H. Grensemann (p. 66-67) montre de façon convaincante que ces deux témoignages, contrairement à ce que pensait K. Deichgräber (*Die Epidemien*..., p. 165-166), concernent bien notre traité hippocratique et non un ouvrage disparu.

38. *Épidémies II*, 3, 17, éd. Littré V, 116-118 et *Épidémies VI*, 8, 6, éd. Littré V, 344.

39. H. Grensemann, *Der Arzt Polybos*..., p. 68-71 et p. 88. Sur cette comparaison, voir déjà L. Bourgey, *Observation et expérience chez les médecins de la Collection hippocratique*, Paris, 1953, p. 48, n. 4.

40. *Nature de l’homme*, c. 21 (= *Régime salubre* c. 6), éd. Littré VI, 80, 18-20.

41. *Fœtus de huit mois*, c. 12, éd. Littré VII, 456.

42. *Nature de l’homme*, c. 6, éd. Littré VI, 44, 21 sqq. ; *Fœtus de huit mois*, c. 12, éd. Littré VII, 458, 4 sqq. ; *Fœtus de sept mois*, c. 1, éd. Littré VII, 436, 11 sqq.

43. Dans ce traité, les comparaisons entre l’homme et les plantes ont une fréquence et une ampleur inaccoutumées (c. 9, éd. Littré VII, 482, 14 sqq. ; c. 10, 484, 9 sqq. ; c. 22 à 27, 514, 8-528, 24 ; c. 33-34, 544, 20-548, 10). Voir O. Regenbogen, *Eine Forschungsmethode antiker Naturwissenschaft* (déjà cité, p. 557, n. 5) [= ici, p. 23 n. 36].

44. Alcméon déjà devait se livrer à de telles comparaisons ; cf. *Vors.* 24 A 15 (= Aristote, *Histoire des animaux*, 581 a 12).

on la trouve déjà chez Empédocle⁴⁵. Enfin, la parodie de ce genre de comparaisons dans les *Nuées* d'Aristophane⁴⁶ semble bien confirmer que nous sommes loin d'être en présence d'un phénomène isolé. De même H. Grensemann (p. 36-37) note que les deux traités se rejoignent pour l'explication des maladies dans la mesure où ils accordent une grande importance à l'idée de changement. Effectivement, dans le *Fœtus de huit mois*, comme dans la *Nature de l'homme*, les changements brusques sont considérés comme nocifs⁴⁷. Mais cette idée est répandue dans la *Collection* : par exemple, dans le traité intitulé *Régime dans les maladies aiguës*, il est dit, comme dans le *Fœtus de huit mois*, que les changements dans le régime provoquent des maladies⁴⁸ et il est déconseillé, comme dans la *Nature de l'homme*, de procéder à un changement soudain de régime⁴⁹ ; et l'idée que tout changement brusque est dommageable et qu'en conséquence toute modification du régime doit être progressive revient dans bien d'autres traités : *Ancienne médecine*, c. 10-12, éd. Littré I, 590-598 ; *Régime* c. 68, éd. Littré VI, 600, 10 ; *Affections*, c. 44, éd. Littré VI, 254, 3-4 ; *Aphorismes II*, 51, éd. Littré IV, 484, 9-12, etc. Ici encore le rapprochement ne saurait être significatif.

Mais il y a plus. Grensemann croit voir des ressemblances entre les deux traités là où, en fait, existent de sérieuses différences ou même des divergences qui excluent l'identité d'auteur. Le nombre quatre a incontestablement une importance particulière aux yeux de l'auteur de la *Nature de l'homme*⁵⁰. Aussi H. Grensemann s'efforce-t-il de retrouver dans le *Fœtus de huit mois* cette prépondérance du nombre quatre. Il pense la retrouver dans la quarantaine (τεσσαρακοντάς) qui est effectivement mentionnée plusieurs fois par l'auteur du *Fœtus de huit mois*. Mais pour que le parallèle devienne convaincant, il est obligé de ramener la quarantaine à quatre fois dix jours. Cette opération n'est pas gênante en soi. Ce qui est beaucoup plus gênant, c'est que la quarantaine, qui est si fréquente dans le *Fœtus de huit mois*, est totalement ignorée du traité de la *Nature de l'homme*. Qui plus est, s'il y a un nombre qui revêt de l'importance aux yeux de l'auteur du *Fœtus de huit mois*, ce n'est pas le nombre quatre mais bien le nombre sept. L. Bourgey⁵¹ remarquait très justement : « Deux courts traités, *Fœtus de sept mois* et *Fœtus de huit mois*, qui constituent un même ensemble, mettent en relief à temps et à contre-temps les vertus exceptionnelles du nombre 7 »⁵². Il y a là une arithmologie qui apparente *Fœtus de huit mois* au traité des *Semaines* ou à celui des *Chairs*⁵³, mais qui est, à coup sûr, différente de celle de *Nature de l'homme*. H. Grensemann a certes raison de noter dans *Fœtus de huit mois*, comme dans *Nature de l'homme*, une tendance à systématiser l'enseignement de l'école de Cos ; mais les schémas arithmologiques adoptés par l'un et l'autre pour systématiser cet enseignement sont très différents et me semblent exclure l'identité d'auteur. Sur la théorie des humeurs, H. Grensemann croit également voir des ressemblances ; mais, à y regarder de près, ces prétendues ressemblances recouvrent des différences significatives. Dans la *Nature de l'homme*, les humeurs qui sont au nombre de quatre (sang, phlegme, bile jaune et bile noire), sont innées⁵⁴. Dans le *Fœtus de huit mois*, il est question incidemment de χυμοὶ συγγενεῖς⁵⁵. H. Grensemann en conclut immédiatement que dans *Fœtus de huit mois*, comme dans *Nature de l'homme*, les humeurs sont innées (« angeboren ») ; ce rapprochement est déjà contestable, car dans *Fœtus de huit mois*, χυμοὶ συγγενεῖς ne

560

45. Vors. 31 A 70 (t. I, 296, 19-20) où toutefois les termes sont renversés, car ce sont les jeunes pousses qui sont comparées à l'embryon ; cf. aussi B 82 et B 99 ; voir W.K.C. Guthrie, *A history of greek philosophy*, t. II, p. 209-210.

46. *Nuées*, 234 : Πάσχει δὲ ταῦτο τοῦτο καὶ τὰ κάρδαμα.

47. *Nature de l'homme*, c. 9, éd. Littré VI, 56, 4 sqq. ; c. 11, 60, 17 sqq. ; c. 16 (= *Régime salulaire* c. 1), 72, 14-15. *Fœtus de huit mois*, c. 12, éd. Littré VII, 456, 16-17.

48. Comp. *Régime dans les maladies aiguës*, c. 9, éd. Littré II, 296, 6 sqq. : αἱ μέγιστα μεταβολαὶ ... νοσοποιοῦσιν et *Fœtus de huit mois*, c. 12, éd. Littré VII, 456, 16-17 : αἱ μεταλλάγαι ... τὰς νούσους ποιοῦσιν.

49. Comp. *Régime dans les maladies aiguës*, c. 9, éd. Littré II, 296, 11 : οὐτε ἐξαπίνης ... μεταβάλλειν et *Nature de l'homme*, c. 16 (= *Régime salulaire*, c. 1), éd. Littré VI, 72, 16 : μὴ μεγάλη ἡ μεταβολὴ ἔσται ἐξαπίνης.

50. Quatre humeurs, quatre qualités élémentaires, quatre saisons, quatre paires de gros vaisseaux sanguins et quatre sortes de fièvres.

51. L. Bourgey, *Observation et expérience*..., p. 48.

52. Voir *Fœtus de huit mois*, c. 10, éd. Littré VII, 452, 13 ; c. 13, 458, 11 ; c. 13, 460, 7 ; *Fœtus de sept mois*, c. 4, éd. Littré VII, 442, 14 ; c. 7, 446, 1 ; c. 9, 446, 21 ; c. 9, 448, 8 ; c. 9, 448, 9 ; c. 9, 452, 1.

53. Voir *Semaines*, c. 1-11, éd. Littré VIII, 634-639. *Chairs*, c. 19 en entier, éd. Littré VIII, 608-614.

54. Pour l'innéité des humeurs, voir *Nature de l'homme*, c. 5, éd. Littré VI, 42, 18 sqq.

55. *Fœtus de huit mois*, c. 12, éd. Littré VII, 456, 12 et 19.

signifie pas « les humeurs innées » mais les « humeurs congénères » qui constituaient le milieu ambiant du fœtus avant la naissance, par opposition à l’environnement « étranger » (cf. ξένοισι) qu’il rencontre après la naissance. Mais ce qui est franchement contestable, c’est la conclusion qu’il tire de ce rapprochement (p. 37) : « Es liegt nichts näher, als zu schliessen, dass der Verfasser von *De octimestri partu* an dieselben Säfte gedacht hat, die auch in der Schrift *De natura hominis* als angeboren gelten ». Cette conclusion audacieuse serait à la rigueur acceptable si l’innéité des humeurs était une idée particulière aux traités de la *Nature de l’homme* et du *Fœtus de sept mois*. Mais ce n’est pas le cas : dans le traité des *Maladies I*, il est dit que les humeurs sont innées⁵⁶ ; allons-nous conclure pour cela qu’il s’agit des mêmes humeurs que dans la *Nature de l’homme* ? Certainement pas ; car l’auteur de *Maladies I* précise les humeurs dont il parle : il s’agit de deux humeurs (bile, phlegme) et non de quatre comme dans la *Nature de l’homme*. N’essayons donc pas de | reconstituer par des extrapolations arbitraires la théorie humorale de l’auteur du *Fœtus de huit mois*. 561
Toujours sur le chapitre des humeurs, H. Grensemann pense voir une autre ressemblance : dans *Fœtus de huit mois*, comme dans *Nature de l’homme*, les humeurs seraient désignées par le même mot χυμοί. Il est exact que *Fœtus de huit mois*, qui ne parle que deux fois des humeurs, emploie deux fois le mot χυμοί⁵⁷. Mais qu’en est-il du traité de la *Nature de l’homme* ? Grensemann ne peut citer pour ce traité, où pourtant il est constamment question des humeurs, qu’un seul passage : τῶν ἐν τῷ σώματι ἐνεόντων χυμῶν (c. 15, éd. Littré, VI, 68, 7) ; or une nouvelle collation des manuscrits m’a permis de constater que χυμῶν est ici une addition des recentiores qui ne se lit dans aucun manuscrit ancien⁵⁸, ni du reste dans les manuscrits des lemmes du commentaire de Galien⁵⁹. Cette addition des recentiores est malheureuse, car elle va à l’encontre de l’usage de l’auteur : pour désigner les humeurs, il emploie non le mot χυμοί mais la périphrase τὰ ἐν τῷ σώματι ἐνεόντα⁶⁰. Il y a là un usage qui ne se retrouve pas dans le *Fœtus de huit mois*. Voilà donc encore une divergence qui ne plaide pas en faveur de l’unité d’auteur.

D’une façon plus générale, les rapprochements que H. Grensemann fait sur le vocabulaire des deux traités ne sont pas convaincants ; car il existe des divergences plus significatives que les ressemblances. Certes, certains rapprochements prouvent probablement que les deux traités sortent d’un milieu coaque ; ainsi l’emploi de διαίτημα, mot qui ne se trouve que dans les traités de l’école de Cos⁶¹. Mais il est difficile d’aller plus loin, car des expressions caractéristiques, employées avec prédilection par l’auteur du *Fœtus de huit mois*, sont absentes de la *Nature de l’homme* (et vice versa). Par exemple, pour désigner la souffrance, *Fœtus de huit mois*, qui pourtant est un traité court, emploie 10 fois κακοπάθεια / κακοπαθεῖν, mots qui ne se rencontrent que rarement dans le reste de la *Collection* (10 fois seulement ; encore faut-il préciser que sur ces 10 emplois, 6 se trouvent dans l’*Ancienne médecine*). Or nous ne lisons pas une seule fois κακοπάθεια / κακοπαθεῖν dans la *Nature de l’homme*. On notera de même des divergences dans le vocabulaire de la preuve : pour introduire une preuve, *Nature de l’homme* emploie régulièrement des formules | du genre γνοίης δ’ἂν τῷδε⁶² ; *Fœtus de huit mois*, lui, ne connaît pas cette formule, mais recourt par deux fois au rare σαφηνίζεται⁶³. 562

56. *Maladies I*, c. 2, éd. Littré VI, 142, 18 ; comp. à *Nature de l’homme*, c. 5, éd. Littré VI, 42, 18 sqq. On notera que pour l’idée et la formulation de l’idée *Maladies I* est beaucoup plus proche de *Nature de l’homme* que *Fœtus de huit mois*.

57. *Fœtus de huit mois*, c. 12, éd. Littré VII, 456, 12 et 19.

58. L’erreur remonte à l’éd. de O. Villaret (*Hippocratis De natura hominis liber ad codicum fidem recensitus*, Diss. Berlin, 1914) qui attribue à tort χυμῶν au manuscrit A. Elle se retrouve dans l’éd. de W.H.S. Jones (*Hippocrates*, IV, Cambridge, Mass. Londres, 1931, p. 40).

59. C’est un des rares points sur lesquels ma collation diffère de celle de J. Mewaldt (éd. du Commentaire de la *Nature de l’homme* de Galien dans le *Corpus medicorum graecorum*, V 9, 1, Leipzig/Berlin, 1914) ; selon Mewaldt, le *Marcianus graecus* 282 présenterait la leçon χυμῶν. Je n’ai rien vu de tel dans ce manuscrit.

60. Voir *Nature de l’homme*, c. 6, éd. Littré VI, 44, 20 ; c. 7, 46, 10-11 ; on notera la prédilection évidente de *Nature de l’homme* pour cette périphrase ; cf. c. 6, 44, 22-23 et c. 7, 50, 1-2.

61. Voir H. Grensemann, *Der Arzt Polybos...*, p. 38.

62. *Nature de l’homme*, c. 1, éd. Littré VI, 32, 15 ; c. 5, 42, 8-9 ; c. 7, 46, 18 ; c. 7, 48, 3 ; c. 7, 48, 10 ; c. 15, 68, 8. Une telle formule n’est pas rare dans le reste de la *Collection*.

63. *Fœtus de huit mois* = dans l’éd. Littré *Fœtus de sept mois*, c. 8, t. VII, 446, 6 et c. 9, 450, 26.

J'ajoute une dernière divergence : quand l'auteur du *Fœtus de huit mois* énumère les diverses périodes qui ont de l'importance pour la santé ou les maladies, il mentionne les jours, les mois, les quarantaines de jours et l'année, mais passe sous silence les saisons⁶⁴ ; en revanche, dans la *Nature de l'homme*, les saisons rythment le cycle biologique⁶⁵.

En définitive, toutes ces divergences soit dans les théories soit dans le vocabulaire me paraissent exclure toute possibilité d'attribuer à Polybe, auteur de la *Nature de l'homme*, le traité du *Fœtus de huit mois*. Lorsque H. Grensemann écrivait en 1960 à propos du *Fœtus de huit mois* : « Wir jedenfalls haben keine Chance die Autorschaft des Polybos irgendwie zu beweisen »⁶⁶, il était très certainement plus proche du vrai.

64. *Fœtus de huit mois* = dans l'éd. Littré *Fœtus de sept mois*, c. 9, t. VII, 446, 14-16.

65. *Nature de l'homme*, c. 7 et 8, éd. Littré VI, 46-52 ; c. 16 (= *Régime salulaire*, c. 1), 72-74.

66. H. Grensemann, *Die hippokratische Schrift Π. ὀκταμήνων/De octimestri partu. Ausgabe und kritische Bemerkungen*. Diss. Kiel, 1960 (dactyl.), p. 49.